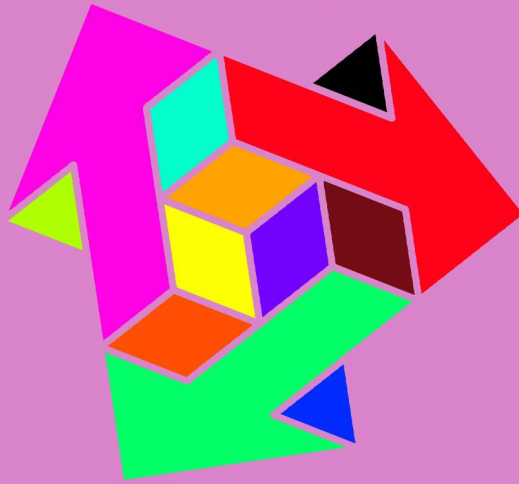


milo

# VOUS AVEZ DIT INTER-QUOI ?



*pour une analyse  
de l'imbrication  
des rapports de  
domination*

# VOUS AVEZ DIT

## POUR UNE ANALYSE DE L'IMBRICATION DES RAPPORTS DE DOMINATION

Ma rencontre avec l'intersectionnalité. Novembre 2006. Un colloque féministe à l'université de Lausanne. Je ne me rappelle plus l'intitulé exact mais le thème général était l'imbrication entre le sexisme et le racisme.

Une universitaire québécoise blanche a fait une intervention sur l'intersectionnalité, terme qui me paraissait alors obscur et incompréhensible. Elle disait que c'était une théorie assez récente qui venait juste d'émerger en France. Ce que je n'ai pas compris, parce qu'il existait différents groupes de luttes avant les années 2000 qui articulaient les rapports d'oppressions sexe/race/classe et luttaient sur cette base-là. Je pense notamment au *Groupe du 6 Novembre*, un groupe de « lesbiennes issues des migrations forcées, des colonisations présentes ou passées, descendantes de l'esclavagisme », qui avait notamment comme objectif de « produire ses propres analyses des oppressions spécifiques et conjointes ; de lutter contre toutes les formes de dominations, dans l'hétérosystème comme dans le milieu lesbien : racisme, sexisme, lesbophobie, classisme, âgisme, haine des grosses... »<sup>[1]</sup>. Ce n'est qu'après ce colloque que j'ai compris qu'il y avait un fossé

entre le milieu universitaire et les espaces de luttes politiques. Quand l'universitaire québécoise disait que l'intersectionnalité venait juste d'émerger en France, c'était au sein du milieu universitaire, en tant que concept validé et accepté au niveau académique. Même si je pense qu'en tant que personne en lutte, anarchiste, féministe, décolonial, anti-autoritaire, on se nourrit forcément des productions universitaires, il me semble nécessaire de faire un aller-retour constant entre théorie et pratique.

Pourquoi le terme intersectionnalité a-t-il été retenu pour nommer des analyses faites par des personnes en lutte sur leurs propres oppressions ? Pourquoi un terme universitaire et peu accessible a été retenu et validé pour nommer ces discours ? Au final, c'est comme si l'université s'était accaparée l'intersectionnalité au détriment de son contenu politique. Comme le souligne Sirma Bilge, une sociologue du genre à Montréal, il ne faut pas oublier les origines militantes de l'intersectionnalité. Elle va même plus loin en disant que « l'intersectionnalité est de plus en plus dépolitisée » et devient « un outil [...] de gestion de la diversité » dans une société néolibérale où l'université joue un rôle central.

Pour mieux comprendre ce qu'est l'intersectionnalité sur le plan intellectuel et universitaire,

j'ai écouté des conférences et lu des articles. Elles ont mis des mots et ont rendu plus clairs des questionnements et des bouts de réflexion construits au fil d'années d'expériences. Pour la réflexion et la rédaction de cet article, je me suis nourri et inspiré des travaux de Sirma Bilge, Nasima Moujoud et Fatima Ait Ben Lmadani, en plus

[1] *Groupe du 6 Novembre, Warriors/Guerrières, Nomades' Langues Editions, Paris, 2001*



# INTER-QUOI ?

## INTERSECTIONNALITÉ SA GÉNÉALOGIE, SON HISTOIRE

de mes expériences personnelles, rencontres, films, musique...

À quoi sert l'intersectionnalité ? Dans quelles perspectives politiques s'inscrit-elle ? Pour moi, ces apports théoriques et de lutte mettent en lumière et posent des analyses sur les différentes oppressions, leurs imbrications et les tensions qu'elles génèrent.

Je trouve aussi qu'ils donnent des outils pour réfléchir à des moyens d'émancipation collective qui englobe tout le monde, et que ça donne du poids pour penser les luttes comme complémentaires, liées et imbriquées plutôt que d'avoir une vision de lutte prioritaire.

Dès le 19<sup>e</sup> siècle, des femmes noires (comme Maria Stewart, Sojourner Truth, Anna J. Cooper et d'autres) confrontaient l'imbrication de sexe et de race. En 1892, Anna J. Cooper écrit :

« *Un peu plus loin [...] notre train s'arrête à une station délabrée, je vois deux petites salles défraîchies avec un écriteau « POUR DAMES » sur l'une et « POUR PERSONNES DE COULEUR » sur l'autre. Je me demande quelle appellation me désigne.* » “When further along [...] our train stops at a dilapidated station. I see two dingy little rooms with “FOR LADIES” swinging over one and “FOR COLORED PEOPLE” over the other. I wonder under which head I come.”

« *La femme africaine-américaine est confrontée à la question de la femme et au problème de race, de plus elle demeure un élément inconnu ou un facteur non reconnu dans les deux cas.* » “The African American woman is confronted by both, a woman question and a race problem and is yet an unknown or an unacknowledged factor in both.”<sup>[2]</sup>

[2] Citations issues de Elizabeth Harper, Regards sur l'intersectionnalité, Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes



[3] Pour en savoir plus sur l'histoire du Black Feminism, lire : Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000, ouvrage collectif, l'Harmattan, Paris, 2008

[4] Sirma Bilge, De l'analogie à l'articulation : théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe, L'Homme et la société, 2010

Les théories actuelles sur l'intersectionnalité s'inscrivent dans la lignée directe du *Black Feminism*, un mouvement féministe africain-américain, né aux États-Unis dans les années 60-70, qui se caractérise par la volonté d'associer la critique du sexisme, du racisme et des rapports de classe<sup>[3]</sup>. Ces outils théoriques sont directement issus de mouvements de lutte, d'expériences vécues et politisées :

« La théorie intersectionnelle émergea comme une réponse à l'insuffisance des théories existantes pour rendre compte du phénomène de l'oppression multiple. [...] C'est dans un contexte de prolifération, dans les années 1960-1970, des mouvements d'émancipation luttant contre un seul type de domination qu'une pensée intersectionnelle prit forme au sein du féminisme africain-américain, dont les écrits dénonçaient la marginalisation des femmes noires au sein des mouvements sociaux et des discours existants. ». C'est surtout la critique du féminisme

blanc « qui a joué le rôle structurant dans l'émergence d'une pensée intersectionnelle ».<sup>[4]</sup>

La déclaration du *Combahee River Collective*, une association féministe africaine-américaine, lesbienne et marxiste de Boston, publiée en 1977, est reconnue comme un des textes clé du *Black Feminism*, et pose les bases essentielles de l'intersectionnalité. Sirma Bilge en propose la synthèse suivante : « l'idée de la simultanéité des oppressions et le refus de les hiérarchiser ; l'impossibilité pour les personnes aux prises avec l'imbrication des multiples formes d'oppression de les séparer ; l'importance accordée à la connaissance située [on y reviendra plus tard] et aux formes de luttes politiques identitaires tenant compte de l'imbrication des oppressions ; la critique des mouvements identitaires monistes [qui pensent une domination fondamentale] qui occultent la situation des personnes faisant face aux dominations multiples. »



Le *Black Feminism* des années 70 a développé une double critique : d'une part une dénonciation du racisme, de l'ethnocentrisme et des rapports de classe au sein des milieux féministes blancs majoritaires, et d'autre part du sexisme et de l'hétérosexisme au sein des mouvements Noirs antiracistes, de lutte pour les droits civiques.

Les personnes opprimées de manière multiple vont vivre des effets singuliers. Une femme noire ne vivra pas du racisme d'un côté et du sexisme de l'autre. Elle aura un vécu spécifique qui se trouvera à l'intersection de ces deux oppressions.

On peut en voir une illustration dans le mouvement des *Slut Walks* : les *Slut Walks* ou *Marches des Salopes*, ont été initiées à Toronto au Canada pour protester contre le discours d'un flic, qui a déclaré que si les femmes voulaient éviter d'être violées, il fallait qu'elles arrêtent de s'habiller « comme des salopes ». Évidemment ces marches

ont eu du succès aussi parce que les paroles de ce flic reflétaient un certain discours dominant sur le viol et les violences faites aux femmes en général, qui rend responsables les femmes des violences qu'elles subissent. Ces marches ont essentiellement été suivies en Amérique du Nord et dans quelques pays d'Europe de l'Ouest (il y en a eu quelques-unes en France).

Des femmes racialisées ont émis des critiques sur l'appellation de ces marches et plus particulièrement sur la réappropriation du terme « salope ». En effet, les femmes blanches et les femmes racialisées ne sont pas insultées et sexualisées de la même manière. Les femmes racialisées sont exotisées, hypersexualisées, vues comme « lascives » et « sauvages », et sont donc renvoyées au stigmate de salope quel que soit leur habillement. Ceci est un exemple de l'effet imbriqué du sexisme et du racisme et de non-prise

en compte du vécu de certaines femmes au sein d'un mouvement qui veut s'adresser à toutes.

Le mot « intersectionnalité » en lui-même a été employé pour la première fois en 1991 par Kimberlé Crenshaw, une universitaire féministe africaine-américaine, dans un article portant sur les violences subies par les femmes racisées dans les quartiers défavorisés aux États-Unis. Il a depuis fait consensus au sein des milieux universitaires, même si d'autres termes sont aussi utilisés (interconnectivité, imbrication des rapports de domination...).

L'intersectionnalité s'est construite sur l'imbrication des oppressions sexe/race/classe, même si aujourd'hui des personnes tentent de l'utiliser en croisant d'autres oppressions moins visibles comme l'âgisme, le validisme...<sup>[5]</sup>

[5] Voir Vanina Moziconacci, *Éducation : féminisme et enfantisme, Labordage, revue critique de l'âgisme* numéro 1, avril 2013





## LA RÉCEPTION DU BLACK FEMINISM ET DE L'INTERSECTIONNALITÉ EN FRANCE

Les rapports de domination varient en fonction des contextes politiques et historiques locaux. Les discours critiques et la contestation s'adaptent donc en toute logique aux formes que prennent les oppressions et aux contextes qui les ont forgées (ségrégation, esclavage, colonialisme...). Et de ce point de vue, le contexte dans lequel s'est construit le *Black Feminism* est assez différent du contexte français.

Le *Black Feminism* a été bien reçu en France et en Europe de l'Ouest, autant dans les milieux universitaires que dans les milieux féministes militants majoritairement blancs. Cet apport théorique a contribué à la plus large diffusion des analyses sur l'imbrication des rapports de dominations. Mais, généralement, ces milieux « ne s'intéressent pas à l'adapter au contexte postcolonial français ».<sup>[6]</sup>



[6] Nasima Moujoud et Fatima Ait Ben Lmadani, *Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé.es ?*, Mouvements, 2012

[7] Awa Thiam, *La parole aux négresses*, Denoël, Paris, 1976

[8] *Marche malheureusement récupérée par le PS, qui a par la suite fondé SOS Racisme en dépolitisant ainsi les luttes des migrant.es ex-colonisé.es et leurs descendant.es avec un vernis humaniste, paternaliste et universaliste.*

[9] *Déclaration du premier ministre Pierre Mauroy dans Le Monde du 11 février 1983*

À Francfort en 2009 s'est déroulée une conférence « *celebrating intersectionality ?* ». Même s'il n'est pas ancré dans le contexte franco-français, cet exemple me semble très parlant sur la manière dont le *Black Feminism* peut être utilisé. Les organisatrices avaient invité des femmes racialisées, figures internationales et pionnières de l'intersectionnalité, notamment Kimberlé Crenshaw. On ne pouvait donc pas leur reprocher d'invisibiliser les minoritaires... Cependant les universitaires locaux racialisé.es qui avaient été les première.s à utiliser l'intersectionnalité dans le contexte local allemand n'avaient pas été invité.es. Certain.es d'entre elles et eux n'ont pas manqué de souligner qu'inviter des femmes Noires américaines pour parler de l'intersectionnalité dans le contexte allemand ressemblait plus à un alibi qu'à une réelle volonté de s'intéresser à la réalité locale. Il est toujours plus facile de recevoir et d'entendre un discours qui vient de loin que de regarder ce qui se passe ici et maintenant, parce

que ça risquerait de bousculer les zones de confort et de privilèges. C'est plus simple de s'offusquer et de prendre position contre une situation de racisme, sexisme, classisme qui n'est pas produite par nous ou par nos proches plutôt que de s'interroger sur comment on participe à la reproduction de ces oppressions et comment en sortir. Pour le contexte français, Nasima Moujoud et Fatima Ait Ben Lmadani pointent :

« *Il ne suffit pas de se référer à des théories d'ailleurs pour décoloniser le savoir d'ici. La décolonisation du savoir ne peut se construire en dehors de la critique de son « propre » contexte historique, politique et théorique.* »

Quand le *Black Feminism* et l'intersectionnalité arrivent en France dans les années 2000, ils sont reçus comme une grande nouveauté. Cependant, les luttes et les discours autour des multiples oppressions et de leur imbrication sont bien plus anciens, comme le montre par exemple le travail de la *Coordination des Femmes Noires* à la fin des années 70 et la publication du livre *La parole aux négresses* par une de ses membres, Awa Thiam.<sup>[7]</sup>

Je pense aussi à toute la dynamique initiée par la *Marche pour l'Égalité et contre le Racisme* de 1983<sup>[8]</sup>. L'été 1983 est marqué par des émeutes dans le quartier des Minguettes à Vénissieux. Des habi-

tant.es lancent alors l'idée d'une grande marche pour lutter contre les discriminations. C'est également le moment où le *Front National* fait ses premières percées aux élections municipales de Dreux et où les discours anti-immigré.es sont de plus en plus relayés, notamment par le gouvernement socialiste en place qui accuse les grévistes CGT de l'usine Renault-Billancourt, en majorité des travailleurs immigrés, d'être « *agités par des groupes religieux et politiques qui se déterminent en fonction de critères ayant peu à voir avec les réalités sociales françaises* »<sup>[9]</sup>. C'est dans ce contexte de contestations, d'affrontements avec les flics, de montée de l'extrême droite et des discours racistes que la marche s'est déroulée. Elle part de Marseille avec trente-deux personnes le 15 octobre et se termine le 3 décembre à Paris à plus de 60 000 personnes. Les revendications principales sont le droit de vote des étrangère.es et une carte de séjour valable dix ans. Seule la dernière est obtenue. Sur cette lancée, en 1995 est fondé le *Mouvement de l'Immigration et des Banlieues* (MIB), mobilisé notamment contre les violences policières et le racisme d'État dont sont victimes les personnes issues de l'immigration postcoloniale. Puis en 2007, le MIB est à l'initiative du *Forum Social des Quartiers Populaires* (FSQP), qui rassemble divers associations et collectifs, et vise à faire émerger

un mouvement social, culturel et politique.

Extraits de l'invitation de 2007 :  
 « Parce que nous refusons de déléguer notre pouvoir à ceux qui ne nous représentent pas, le FSQP sera un espace d'affirmation d'une parole politique, sociale et culturelle à partir des expériences, des histoires, et de la mémoire de nos quartiers. Il sera le lieu de convergences de luttes locales, toutes et tous ensemble donnons-leur une visibilité nationale !

Nos quartiers et leurs habitant.es sont riches d'histoires et de traditions d'engagements. Des révoltes d'esclaves à la Commune de Paris, de l'Étoile nord-africaine à la Main d'Œuvre Immigrée (MOI), de la manifestation du 17 octobre 1961 aux luttes pour la résorption des bidonvilles et des cités de transit, des grèves des foyers Sonacotra à la Marche pour l'égalité, de l'occupation de l'usine Talbot Poissy au mouvement des sans-papiers au comité contre la double peine ; tous ces combats sont constitutifs de l'histoire politique, sociale et syndicale de France. Sortons de l'amnésie collective et de l'ignorance politique pour nous réapproprier notre mémoire et notre histoire. [...]

Nous avons beaucoup à dire du racisme, des violences policières, des discriminations sociales, raciales et culturelles, de l'islamophobie, de l'histoire coloniale et de ses conséquences, etc. mais nous refusons d'être cantonnées à cela. Nous avons autant à dire de la santé, de l'éducation, du travail, du libéralisme, du sexisme, de l'environnement, des rapports Nord-Sud, de l'information, des formes de résistances et de libération, des combats pour la justice, pour l'égalité, pour la liberté... L'enjeu est d'initier une présence comme acteurs et actrices à part entière, produisant nos propres discours et des pratiques autonomes. »<sup>[10]</sup>

[10] <http://mibmib.free.fr/>

## QUELLES PERSPECTIVES POLITIQUES DANS NOS LUTTES ? RESITUER L'INTERSECTIONNALITÉ

Comprendre le contexte local est nécessaire pour mieux penser les enjeux des dominations ici et maintenant. Cependant les différents contextes sont interconnectés, il me semble donc important de garder une vision plus large sur le reste du monde.

Par exemple la montée de l'islamophobie en France peut s'expliquer par son passé colonial mais aussi par les tensions géopolitiques, les guerres menées et la propagande post 11 septembre.

Kery James écrit dans *Lettre à la République* :

« Vous avez souhaité l'immigration/ Grâce à elle vous vous êtes gavés jusqu'à l'indigestion/Je crois que la France n'a jamais fait la charité/ Les immigrés ne sont que la main d'œuvre bon marché/Gardez pour vous votre illusion républicaine/De la douce France bafouée par l'immigration africaine/Demandez aux tirailleurs sénégalais et aux harkis/Qui a profité de qui ? [...]

Mais pensiez-vous qu'avec le temps/ Les négros muteraient et finiraient par devenir blancs/Mais la nature humaine a balayé vos projets/On ne s'intègre pas dans les ghettos français/Parqués entre immigrés, faut être sensé/Comment pointer du doigt le repli communautaire/Que vous avez initié depuis les bidonvilles de Nanterre [...]

*Vous n'êtes pas venus en paix/ Votre histoire est agressive/Ici, on est mieux que là-bas, on le sait/Parce que décoloniser, pour vous, c'est déstabiliser [...]*

*Vous nous traitez comme des moins que rien/Sur vos chaînes publiques/ Et vous attendez de nous/Qu'on s'écrie « Vive la République »<sup>[11]</sup>*

L'école républicaine m'a baigné toute mon enfance avec ses valeurs dites « universelles », qui prétendent s'adresser à tout le monde sans différence de traitement. On m'a toujours parlé de la République française Une et Indivisible prônant liberté, égalité et fraternité. Pourtant comment ignorer les rapports de domination structurels ? Il me semble que chaque individu.e est ancré.e dans ce monde, a des statuts sociaux dominés et/ou dominants et des problématiques spécifiques. L'universalisme à la française a tenté de gommer toutes les différences et les inégalités en ne les nommant pas et en individualisant les problèmes de sexisme, de racisme (ex : seule l'extrême droite serait raciste, ou seuls les machos seraient sexistes...). Sauf que personne n'est en dehors des systèmes de domination et ça n'est pas en refusant de le voir que l'on va s'en extraire.

De plus le référentiel implicite est toujours l'homme blanc hété-



[11] Kery James,  
Lettre à la République, album 92-2012

[12] Par exemple, en France il est interdit de faire des statistiques ethniques, car nommer l'ethnicité serait raciste. Pourtant cela permettrait de mettre en lumière les discriminations liées à la race. La race n'a aucun fondement biologique. Elle est ici employée comme une construction sociale, tout comme le genre ou la classe.

[13] Sur le traitement médiatique de l'affaire DSK voir : Un trousseage de domestique, ouvrage collectif, Syllepse, 2011

[14] Voir *timult* n°6, Pratiques sexuelles, territoires, corps, luttes et imaginaires

rosexuel de classe bourgeoise et valide. Les valeurs universelles sont donc faites par et pour les dominants. Au nom de l'universalisme, on refuse de reconnaître les minorités et leurs spécificités<sup>[12]</sup>. L'universalisme à la française est aveugle et hypocrite. Le territoire reste ségrégué selon des critères (post)coloniaux, racistes, sexistes et de classe. Et le patriarcat fait bel et bien partie de la culture française. Ne parlait-on pas de « séduction à la française » pour parler de l'affaire DSK ?<sup>[13]</sup>

On renvoie souvent dos à dos et de manière assez manichéenne l'universalisme et le communautarisme, cette idée de se réunir, échanger, vivre, se solidariser entre membres d'une même communauté politique, culturelle, religieuse... Le communautarisme est vécu comme une menace, car il met en lumière des préoccupations et des centres d'intérêts asymétriques qui fragilisent les dominant.es dans leur posture. Un ami m'a raconté une anecdote que je trouve très parlante à ce sujet. Sa mère lui disait qu'il s'enfermait dans un repli communautaire en fréquentant majoritairement des trans, des gouines et des pédés, et lui conseillait de sortir ailleurs, de voir d'autres gen.tes... Il lui a répondu qu'elle aussi restait dans sa communauté, qu'elle ne sortait pas dans les soirées LGBT (lesbienne gay bi trans) le vendredi soir ! C'était

une manière (assez drôle) de lui renvoyer qu'elle aussi appartenait à une communauté. Mais comme c'était le groupe majoritaire fondé sur l'hétérosexualité, elle n'était pas nommée comme telle.

L'homonationalisme, l'utilisation des droits des femmes et des minorités sexuelles pour appuyer des politiques racistes et impérialistes<sup>[14]</sup>, prend des formes différentes selon les contextes locaux. En France on ne peut analyser ce phénomène que par le prisme (post)colonial. L'islamophobie et l'instrumentalisation raciste de la laïcité doivent être lues sous cet angle-là. L'obsession française pour la question du « *foulard islamique* » ne date pas de la dite *première affaire du voile* de 1989. On peut se rappeler des cérémonies de dévoilements à Alger en 1958 orchestrées par les autorités coloniales. Il s'agissait alors de

montrer des femmes musulmanes se désolidarisant du combat pour l'indépendance. Aujourd'hui les différentes lois et circulaires qui empêchent ou rendent très difficile aux femmes voilées l'accès à certains espaces publics (école, travail...) s'inscrivent dans une continuité (post)coloniale, qui plus globalement a toujours maintenu les immigré.es (post)coloniaux dans des métiers en bas de l'échelle sociale : les services à la personne et le ménage pour les femmes et le bâtiment pour les hommes.

Ces lois, autant défendues par la gauche que par la droite, sont une démonstration de l'imbrication du sexisme, du racisme et des rapports de classe à la française.

L'immigration est fortement liée à l'histoire coloniale française. Les processus (post)coloniaux ont forgé le racisme à la française. Le racisme et les rapports de classe sont donc intimement imbriqués.



Se situer, se positionner. De quelle(s) position(s) je parle ? De qui je parle ? Et à qui je m'adresse ? Et quels sont mes objectifs ?

Le point de vue situé, nommé en tant que tel, est un des apports majeurs de l'intersectionnalité et du *Black Feminism*. C'est l'idée que nos visions, analyses et connaissances du monde sont façonnées par nos assignations sociales. On est le produit de nos constructions sociales mais on a aussi une part de libre-arbitre qui nous permet de pouvoir faire un pas de côté et d'arriver à décaler (un peu) notre regard.

La question de la solidarité internationale envers les femmes et les LGBT est souvent délicate. D'un côté on peut se questionner sur notre légitimité en tant qu'occidentale et/ou se dire que notre soutien sera forcément récupéré, et, d'un autre, se rallier aux campagnes *mainstream* de solidarité qui alimentent souvent des discours racistes (ex : les *Femen* qui portent un discours islamophobe pour défendre les droits des femmes). Trouver une autre voie n'est pas simple mais je trouve qu'il faut se donner les moyens d'y penser et de se jeter à l'eau quitte à se planter, pour ne pas laisser cette question uniquement aux assos citoyennistes<sup>[15]</sup>.

On peut déjà essayer de tirer des leçons des expériences passées. J'ai assisté à un atelier animé par une personne incarcérée dans l'affaire du *Queen Boat*. Elle a raconté son



histoire et est revenue sur la solidarité internationale. En Égypte, en 2001, une cinquantaine d'hommes sont arrêtés à la sortie d'un bar gay et accusés de « *débauche invétérée* » et de « *comportement obscène* ». Un bon nombre d'entre eux sont incarcérés. S'en suit une campagne de solidarité internationale avec notamment des manifestations en France où des gays défilent sous des pancartes « *Libérez nos amants* ». Sauf que l'axe de défense choisi par les principaux concernés était de se déclarer hétéro... Cette histoire m'a marquée. J'imagine que les personnes impliquées dans la campagne de solidarité étaient de bonne volonté mais au final la mobilisation internationale s'est

avérée contre-productive, car elle invalidait les déclarations des accusés. Les européens solidaires ont manifestement mené une campagne avec leurs manières de faire, leurs analyses et discours, sans se positionner comme soutien et prendre en compte les besoins des personnes incarcérées.

Se situer, c'est avoir conscience de nos positions, nommer nos privilèges, les oppressions qu'on vit, tenter d'en comprendre les enjeux. Pour moi c'est un outil fondamental dans l'élaboration de moyens d'émancipation collective. Pour réfléchir à comment s'organiser, avec qui, dans quelles conditions, avec quelles alliances, comment être en solidarité...

[15] Même s'il existe des assos citoyennistes qui font un super travail politique comme par exemple *Survie*, qui fait un remarquable boulot d'enquête et de dénonciation sur la Françafrique.



## « LE POÈME DU PONT »

*J'en ai assez/J'en ai marre de voir et de toucher/Les deux côtés  
des choses/Marre d'être le foutu pont pour tout le monde/*

*Personne/Ne peut parler à personne/Sans moi/N'est-ce pas ?/*

*J'explique ma mère à mon père mon père à ma petite sœur/Ma  
petite sœur à mon frère mon frère aux féministes blanches/Les  
féministes blanches aux gens de l'église Noire les gens de l'église  
Noire/Aux ex-hippies les ex-hippies aux séparatistes Noir.es/Les  
séparatistes Noir.es aux artistes les artistes aux parents de mes  
ami.es.../*

*Ensuite/Il faut que je m'explique/À tout le monde/*

*Je fais plus de traductions/Que les Maudites Nations Unies/*

*Laisse tomber/J'en ai marre/*

*J'en ai marre de compenser vos manques/*

*Marre d'être votre assurance contre/L'isolement des limitations  
que vous vous imposez vous-mêmes/Marre d'être la folle dans  
vos dîners de vacances/Marre d'être la bizarre dans vos brunchs  
dominicaux/Marre d'être la seule amie Noire de 34 individu.es  
blanc.hes/*

*Trouvez une autre connexion au restant du monde/*

*Trouvez quelque chose d'autre pour vous légitimer/Trouvez un autre  
moyen d'être politique et branché.e/Je ne serai pas le pont vers  
votre féminité/Votre masculinité/Votre humanité/*

*J'en ai marre de vous rappeler de ne pas/Vous enfermer trop  
étroitement pour trop longtemps/Je suis fatiguée de négocier avec  
votre pire moi/Au nom de vos meilleurs moi/*

*J'en ai marre/D'avoir à vous rappeler de respirer/Avant que vous  
vous étouffiez/Bouffon.nes/*

*Laissez tomber/Étirez-vous ou noyez-vous/Évoluez ou mourez/*

*Le pont que je dois être/Est le Pont vers ma propre force/Je dois  
traduire/Mes propres peurs/Médier/Mes propres faiblesses/*

*Je dois être le pont vers nulle part/Sauf vers mon vrai moi/*

*Et alors/Je serai utile. »*

Nos identités sont un mélange entre les assignations de la société et les stratégies, individuelles et collectives, qu'on élabore pour les visibiliser, les politiser et lutter. Être aux prises avec plusieurs oppressions nécessite de jongler constamment avec ses différentes identités. C'est un peu comme une performance d'équilibriste à réajuster tout le temps. Je mets souvent de côté une partie de moi-même, je porte une identité plus fort qu'une autre selon le contexte.

Donna Kate Rushin, féministe africaine-américaine a écrit un poème qui, pour moi, traduit avec justesse ce vécu-là :



Insister sur la singularité de chacun.e n'implique pas pour autant de segmenter et d'individualiser nos vécus au point qu'ils ne soient plus politisables au regard des structures de domination qui construisent des classes (et donc des intérêts, des privilèges et des oppressions de classe).

Je voudrais ici critiquer une certaine conception libérale des identités, présente dans l'ensemble de la société, mais aussi dans les milieux politiques radicaux. Cette approche est problématique car, à mon sens, elle n'est pas située et dispense donc les dominant.es de toute réflexion sur leurs propres positions.

C'est ce qu'on appelle l'effet « *race blind* » ou autrement dit l'aveuglement à la race. C'est un phénomène qui invisibilise les personnes racisées, en ne les nommant pas, en faisant semblant de ne pas voir leur racialisation et donc en ne prenant pas en compte les spécificités de leur vécus. C'est un effet subtil du racisme, qui n'est pas directement hostile et qui n'est pas sans rappeler une certaine culture universaliste. Par exemple, c'est ne pas se rendre compte de la différence entre être Blanche et se faire fouiller dans un magasin parce qu'on a des vêtements troués, des piercings, des cheveux décolorés etc. et de subir la même situation parce qu'on est Arabe. Par ailleurs le « *race blind* » ne vaccine pas contre toute projection exotique et raciste, au contraire. Ces projections ne seront juste pas nommées comme telles (ex : trouver une personne belle parce qu'elle a la peau mate, ne jamais se souvenir des prénoms « non-françouillards », confondre des personnes racialisées...).

On peut mettre en parallèle ce phénomène avec une certaine approche libérale du queer. En effet, une vision du queer sans analyse de la domination hétéro-patriarcale comme système, me semble peu opérante. C'est nier la réalité de ce monde qui catégorise et hiérarchise les individu.es selon leur assignation de genre et leur orientation sexuelle. C'est mettre à plat les rapports d'oppression, considérer que le genre n'existe plus et que toutes les identités se valent, voire qu'il n'y en a plus. En somme, avec cette approche, on ne serait plus ni homme, ni femme, ni trans, ni pédé, ni gouine, ni hétéro, mais queer ! Dans l'absolu, moi aussi, je rêve d'un monde sans catégories, sans hiérarchies, moi aussi, je rêve de détruire le genre. Malheureusement, on ne vit pas encore dans ce monde-là. Alors la gouine qui va se faire insulter dans la rue aura beau vouloir détruire les identités, on lui renverra sans cesse sa gouinerie. Alors s'affirmer comme gouine, trans ou pédé est une manière de relever la tête face à l'oppression, de retourner le stigmate et de dire merde au monde hétéro.

On peut également transposer cette analyse sur les rapports de classes sociales. La classe n'est pas une question de choix. Faire le choix d'être précaire et de ne pas s'intégrer dans cette société c'est déjà avoir le choix de le faire. Il me semble que l'important est d'arriver à évaluer les ressources dont on dispose, notre bagage intellectuel et politique, notre rapport à la culture dominante, nos ressources matérielles, familiales...

Et se demander : quelles sont les parts de choix que l'on fait et les



parts de contraintes dans nos vies ? Quelle palette de choix s'offre à nous ? Comment identifier les contraintes dans nos vies, non pas pour s'enfermer dans une posture de victime, mais pour en faire des bases pour lutter et se renforcer ? Comment composer avec ses contraintes ?

Pour finir sur la question du point de vue situé, je voulais l'aborder sous l'angle de la culture. Je suis assez énervé par une appropriation culturelle de la part de personnes qui récupèrent des codes et performance des identités minoritaires qui ne sont pas les leurs, parce que c'est *cool* dans certains contextes. Je pense notamment à un engouement pour les codes de « banlieue », qui se traduit par une manière de parler, de s'habiller, des références musicales... Pour moi, c'est significatif de l'exotisation de la banlieue, de ses émeutes et de la rage contre le système exprimée dans pas mal de textes de rap... Dans la même veine, je pense aussi aux mecs

hétéro qui se réapproprient des codes pédés en les vidant de leur sens politique, juste parce que c'est la mode du moment.

De manière plus globale, ça me renvoie à ce monde libéral qui arrive toujours à récupérer les cultures minoritaires, en effaçant toutes leurs subversions et en les incorporant aux logiques capitalistes, racistes et sexistes. En même temps, je n'ai pas une position claire et tranchée sur ce sujet, dans le sens où je ne trouve pas inintéressant que les imaginaires se mélangent et que la culture *mainstream* s'inspire des cultures minoritaires. Et je me dis même : heureusement que les cultures ne sont pas cloisonnées, qu'elles ne sont pas authentiques mais influencées de toutes parts. Pour moi ça touche à la question complexe de la différence entre le multiculturalisme libéral et l'ouverture de ses horizons culturels pour mieux comprendre le monde qui nous entoure. Et je trouve qu'une piste intéressante pour y répondre c'est de se situer.

## S'ORGANISER

Comment se servir de ces constats et analyses pour lutter et s'organiser ? L'analyse croisée des rapports de domination permet de ne plus penser une émancipation unique et universelle. À partir de là, on peut regarder ce qui a été fait, ce qui continue d'exister et tenter de comprendre les stratégies choisies. Actuellement en France, il existe plusieurs collectifs qui luttent et portent des discours de personnes aux prises avec plusieurs oppressions. J'ai choisi de parler de quelques-uns de ces groupes qui ont opté pour des modes d'organisation différents.

En premier lieu je pense au *Collectif des Féministes pour l'Égalité* (CFPE) qui s'est créé suite à une pétition parue dans *Le Monde* en 2003, « *Un voile sur les discriminations* », dénonçant les discriminations que subissent les femmes musulmanes ou considérées comme telles. Le collectif, réunissant militantes et intellectuelles, musulmanes et non-musulmanes, est non-mixte au niveau du genre et mixte au niveau de la race. Le collectif se concentre particulièrement sur les luttes contre les discriminations faites aux femmes musulmanes. Elles ont notamment comme objectif de « *Refuser l'idée d'un modèle unique de la libération de l'émancipation des femmes ; Lutter contre les lois d'exclusion qui stigmatisent les femmes et les traitent en citoyennes de seconde zone ; Organiser une véritable action d'éducation populaire pour et avec les femmes* »<sup>[16]</sup>.

Le *Collectif des Féministes Indigènes* était pour sa part doublement non-mixte (sexe/race) et faisait partie intégrante du *Mouvement des Indigènes de la République* (devenu depuis le PIR, *Parti des Indigènes de*

*la République*), un mouvement mixte dont les discours dénoncent principalement la république post-coloniale et le traitement fait aux immigré.es post-coloniaux. Elles ont lancé un appel en 2005, au moment de la création du mouvement :

« *Nous exigeons une égalité réelle. Dans notre société, racisme et sexisme sont intimement imbriqués. Nous subissons des oppressions de classe, de genre et de néo-indigénat qui se renforcent mutuellement. Notre parole est seule légitime pour faire état de la réalité de ces oppressions croisées. Cette parole est radicalement anti-raciste et anti-sexiste. Nous n'établissons pas de priorité entre ces luttes intrinsèquement liées. Nous dénonçons catégoriquement toutes les violences sexistes et racistes que nous subissons quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent. Nous ne tairons pas notre combat féministe sous prétexte que la lutte anti-raciste est prioritaire. De la même façon nous ne tairons pas notre combat anti-raciste pour servir de relais, au nom d'un pseudo-féminisme à la diabolisation des noir.es, des arabes, des musulman.es et d'autres populations stigmatisées racialement. [...]*

*Par conséquent, nous nous inscrivons dans ce féminisme paradoxal afin de ne plus jamais être le cheval de Troie de la suprématie blanche ou les traîtresses à l'ordre communautaire.*

*C'est à ce prix que l'on pourra se battre contre les représentations coloniales, indigénisantes et folklorisantes des femmes noires, arabes et musulmanes, véhiculées dans les discours dominants, les politiques publiques et les espaces médiatiques. C'est ainsi que l'on pourra casser les stéréotypes de la beurette, de la maman-nourricière et infantilisée, de la musulmane manipulée ou de l'africaine exotique. »<sup>[17]</sup>*

[16] Voir le blog du collectif <http://cfpe.over-blog.org/>

[17] Appel des Féministes Indigènes disponible sur <http://rebellyon.info/L-Appel-des-Feministes-Indigenes.html>

[18] Extrait de l'intervention des LOC'S au colloque des UEEH 2011

Enfin, les LOC'S est un groupe non-mixte de lesbiennes « *d'origine immigrée, de migrantes et d'exilées résidant en France* », qui existe depuis 2009. Elles dénoncent notamment des « *processus d'invisibilisation et une hiérarchisation des luttes* » dans les milieux féministes, lesbiens et LGBT. Elles souhaitent en particulier « *Construire [leur] propre territoire et garantir [leur] autonomie organisationnelle et théorique* ». Leurs axes de lutte sont entre autres « *la solidarité internationale* » et « *le soutien et l'accompagnement des lesbiennes qui fuient leur pays* ». Elles organisent divers événements politiques comme par exemple le RAL, le rassemblement d'actions lesbiennes, un rassemblement militant, festif et musical. Sur la question des alliances, elles pensent « *possible et nécessaire d'initier ou de rejoindre des luttes collectives avec les lesbiennes et féministes françaises dans le cadre d'alliances stratégiques, ponctuelles et à [leurs] conditions.* »<sup>[18]</sup>



[19] bell hooks, *Sororité : la solidarité politique entre les femmes dans : Black Feminism*. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000, L'Harmattan, Paris, 2008

Tous ces exemples proposent des pistes stratégiques d'organisation et d'alliances. D'une part la question de quelle mixité, non-mixité et pour quels objectifs ? À quel point s'inscrire dans un réseau ou un mouvement plus large ? À quelles conditions ? Comment construire des alliances en gardant son autonomie ? La question des alliances stratégiques me paraît primordiale. En effet, il me semble important de sortir d'un certain fantasme de la pureté politique. En ce sens, le séparatisme comme principe politique ne me parle pas. Pour moi ça sous-entend qu'il existe une oppression principale et c'est oublier les personnes à la marge des non-mixités, qui ont le cul entre deux ou trois chaises et qui ne peuvent pas se retrouver dans une seule non-mixité. Pour autant, je ne rejette pas les alliances avec les personnes qui ont fait le

choix politique du séparatisme. Parce que les alliances sont aussi faites de compromis et de contradictions et que même si cette question-là nous sépare (!), nous pouvons trouver des terrains communs.

Je veux conclure avec une citation de bell hooks que je trouve très inspirante. Je la comprends comme un encouragement à accepter les frictions de classe, à s'y confronter et ainsi à ne pas être dans la culpabilité qui paralyse toute action et communication.

« S'engager radicalement dans la lutte politique, c'est accepter de plein gré la responsabilité d'utiliser le conflit de manière constructive, c'est-à-dire nous préparer à nous servir du conflit pour mieux nous comprendre mutuellement et pour définir les paramètres de notre solidarité politique »<sup>[19]</sup>